

l'égard de la bourgeoisie (une partie de la bourgeoisie s'est accommodée du régime soviétique), mais à l'égard du prolétariat aurait poussé la révolution plus avant encore, mais aurait écarté du pouvoir le parti communiste. Comme contrepartie à cette conservation du pouvoir par les bolcheviques s'inscrit l'abandon de toutes les revendications sociales qui ont fait saluer par les ouvriers du monde entier la révolution russe comme l'avant-coureur de la révolution prolétarienne : le gouvernement direct, l'abolition du salariat, l'égalité politique et économique. Les bolcheviques ont su trouver les voies qui leur conservèrent les rênes du pouvoir, mais ils n'ont pu le faire qu'en vidant la révolution aussi de son contenu communiste.

### BOLCHEVISME ET NEO-BOLCHEVISME

Il ressort des thèses publiées par « Bilan » que les communistes de gauche italiens se rallient complètement au bolchevisme par le caractère de la dictature du prolétariat : dictature de parti donc et non de classe. Il nous sera permis d'insister sur ce point, car il pourrait sembler que les correctifs que les communistes de gauche apportent à la doctrine bolcheviste les classent parmi les adversaires de la dictature bolcheviste telle qu'elle s'est réalisée historiquement en Russie. Il importe de montrer que les correctifs présentés ne sont que des corrections de détail et qui, par surcroît, se révèlent inapplicables. Il reste le fait que nos camarades italiens, tout en continuant à considérer l'Etat soviétique comme un Etat prolétarien, se refusent à le défendre et observent, en général, l'indépendance d'esprit et d'action qu'on est en droit d'attendre de combattants de la révolution prolétarienne. C'est là une conséquence sur laquelle il n'est pas possible de s'expliquer à fond dans cette étude.

A la base de la doctrine de nos camarades italiens sur la doctrine du parti, nous trouvons exactement le même raisonnement employé par les bolcheviques. Écoutons :

« (Le) contraste (Bilan, page 871), entre maturation des conditions économiques pour la société communiste et la victoire du prolétariat, est à la base de la nécessité de la période transitoire et

» impose aux communistes de supporter l'existence de l'Etat ». Donc, si nous comprenons bien, la période de transition pendant laquelle la forme de gouvernement prend la forme d'une dictature du parti d'avant-garde du prolétariat se justifie par le fait que l'appareil de production hérité du capitalisme ne permet pas la satisfaction pleine et entière de tous les besoins des producteurs comme un régime de production communiste devrait pouvoir le faire. La fonction du régime transitoire est précisément d'amener l'appareil de production à un niveau tel qu'il permette l'application de la règle : à chacun selon ses besoins pour un travail selon ses capacités. Provisoirement, après la défaite de la bourgeoisie, il ne s'agira pas encore de voguer sur une mer d'abondance. Il est bien possible, même probable, que, dans les premiers temps, le régime socialiste n'ait à offrir aux producteurs que des conditions de vie moins favorables que sous le régime capitaliste. Il faudrait être démagogue pour oser affirmer le contraire. Mais cette circonstance n'explique pas encore le fait pourquoi le régime qui préside à la période caractérisée par un effort intensif de la communauté socialiste en vue du relèvement des forces de production doit être une dictature du parti et non une dictature de la classe ouvrière toute entière. Pour le comprendre, nous devons poursuivre la lecture de « Bilan » :

« Parallèlement (« Bilan », p. 871) à cette nécessité d'ordre économique, il en surgit une autre et qui fait que les ouvriers arrivent à devoir conquérir le pouvoir politique alors qu'ils ne disposent pas encore d'une conscience communiste s'étendant à l'ensemble de toute leur classe ».

Cette phrase nous mène droit au milieu de la controverse. Le régime de dictature du parti est nécessaire parce qu'on juge la classe ouvrière, dans son ensemble, incapable de s'imposer les sacrifices inhérents à la période de transition, prémisses indispensables à l'instauration du régime communiste. C'est la thèse défendue, en d'autres termes, par Trotsky dans son « Terrorisme et Communisme ». Si elle était vraie, il faudrait admettre que le communisme est impossible. Car le communisme ne peut pas être conquis par une avant-garde aussi éclairée et dévouée qu'elle soit pour être présentée

toute faite sous un plat d'argent au prolétariat qui aura bien voulu soutenir ses « éclaireurs ».

L'histoire ne nous montre aucun exemple où l'émancipation d'une classe aurait été conquise par une autre classe ou même par une avant-garde. Au contraire, l'exemple de la Révolution russe, autour duquel nous nous efforçons de projeter la lumière, confirme que le communisme ne peut être réalisé que par la classe ouvrière toute entière.

Et pourquoi ne le serait-il pas. Ne savons-nous pas que la classe ouvrière ne se résoudra à la révolution que quand elle aura expérimenté la vanité de toutes les autres voies, celles en apparence plus faciles. Et, d'autre part, ne savons-nous pas, également, que pour qu'elle recherche de pareilles voies, il faut que le capitalisme ne lui laisse plus aucun espoir. Nous postulons quand même que le capitalisme conduit à la barbarie. Cela veut dire que la classe ouvrière se trouvera forcée de faire la révolution si elle ne se résoud pas à périr. Dans de telles conditions, on ne peut imaginer que la classe ouvrière ne soit capable de supporter les frais d'une révolution, que dans le cas où cette révolution se présenterait comme une entreprise douteuse. Alors ce seraient des actes de désespoir, tel le bris de machines, comme il se produirait lors de l'introduction du machinisme et au moment où la classe ouvrière ne se trouvait qu'aux premiers débuts du cycle d'évolution que lui fit traverser le capitalisme.

L'idée qu'il était impossible aux travailleurs de maîtriser un jour ces machines qui, pour le moment, les vouaient à la pire des déchéances pouvait sembler toute naturelle. Mais, depuis lors, la classe ouvrière a évolué, tous les fonctions dans la production qui, jadis, étaient encore accomplies par des membres de la bourgeoisie, sont maintenant remplies par des salariés. Cette circonstance doit renforcer, non diminuer la confiance de la classe ouvrière en elle-même et elle doit lui faire apparaître les sacrifices réclamés par la révolution comme des sacrifices raisonnables, susceptibles de trouver plus tard la plus large compensation.

La thèse selon laquelle la Révolution russe aurait pu représenter le prototype d'une révolution prolétarienne et qu'elle

puisse encore servir de modèle à condition d'y apporter certains correctifs doit être rejetée comme une construction de l'esprit qui n'a rien à voir avec l'analyse marxiste des faits. Les correctifs proposés n'ont de valeur, d'ailleurs, que pour autant qu'on admette que le schéma de la révolution russe puisse aussi être conservé pour la révolution prolétarienne dans les pays où le capitalisme est plus évolué. « Bilan » nous apprend que si la révolution en Russie a dégénéré, c'est à cause de l'isolement de la révolution russe, la révolution ne pouvant triompher qu'à l'échelle internationale. Pour empêcher qu'une prochaine révolution ne dégénère de la même façon, il faut faire le contraire de ce qui a été fait en U.R.S.S. Au lieu de mettre l'Internationale au service de la révolution russe, ce qui a amené le triomphe de la doctrine de la révolution dans un seul pays, il faudra, lors de la prochaine révolution, mettre celle-ci au service de la révolution mondiale en donnant la direction de la révolution non au parti du pays dans lequel la révolution aura éclaté, mais en la confiant à l'Internationale du prolétariat. D'autre part, le parti communiste russe a eu tort de s'incorporer à l'Etat, de même que ce fut une faute de la part des communistes russes d'avoir supprimé l'activité propre des syndicats et d'y avoir étouffé la voix des autres courants ouvriers en faveur desquels il aurait fallu maintenir le droit de fraction sans toutefois aller jusqu'à l'autorisation de former des partis à part.

Mais vouloir expliquer la dégénérescence de la révolution russe par les symptômes qui ont accompagné cette dégénérescence n'est-ce pas faire le contre-pied de ce que devrait être un travail d'analyse marxiste. Il est tout à fait vrai de faire remonter le début de la dégénérescence à l'isolement de la révolution russe, au fait qu'elle n'a pu être épaulée par une révolution en Allemagne, comme tout le monde l'avait espéré au début. Mais trouver dans cet isolement des excuses à la forme essentielle qu'a prise la révolution russe — la dictature du parti communiste, dans cette circonstance, c'est vraiment prendre l'effet pour la cause. Si, vraiment, la révolution s'était étendue à l'Allemagne, peut-on admettre que les bolcheviques auraient pu maintenir une série de mesures qui avaient pour but de